

Jean-Claude PINSON : *Alphabet cyrillique* (Champ Vallon, 24 €).

C'est autour des trente-trois lettres de l'alphabet russe que s'organise ce livre singulier auquel on s'attache vite, tant il sort des sentiers battus pour brasser et embrasser tout ce qui fait la constellation d'une vie. Le principe des abécédaires de l'enfance offre à l'ouvrage une charpente et scande ses chapitres, associant à chaque lettre quelques mots russes donnés à la fois en caractères cyrilliques, en translittération et en traduction française. Les mots choisis pour « illustrer » les lettres de l'alphabet fonctionnent comme des aimants naturels qui attirent vers eux des souvenirs, des pensées, des choses vues et des moments vécus, mêlant l'intime d'un cœur humain et le grand dehors de l'Histoire et des paysages, selon une extension géographique qui va de la côte de Jade, au bord de l'Atlantique, jusqu'à l'Orient sibérien, et une amplitude temporelle qui se déploie des Décembristes à nos jours — ou de la bataille de Borodino aux Pussy Riot. Entre ces bords extrêmes le livre voyage, ou plutôt bourlingue, circule en zigzags, disséminant au fil des pages un trésor hétéroclite et bigarré : on y trouve, pêle-mêle, un bestiaire, des coupons autobiographiques, des pollens poétiques, des miettes philosophiques, mais aussi beaucoup de *sentiment*, car il s'agit d'un livre puissamment sentimental, même si l'humour et l'ironie sont toujours sur ses talons, préposés d'office au croc-en-jambe.

L'humour et l'ironie donnent à l'ouvrage des inflexions carnavalesques, participant de son allure qui semble tirer à hue et à dia, mais leur morsure acidulée n'éclipse pas les autres voix du chœur, nativement trempées dans le lait de la tendresse humaine, indéfectiblement pétries d'espérance et de mélancolie.

Les figures qui se montrent aux multiples fenêtres de cet *Alphabet cyrillique* ne sont pas aussi abondantes que celles d'un roman tolstoïen, mais leur nombre n'est pas négligeable. On compte parmi elles des avatars, des sosies, des doubles ou des résurgences de Mikhaïl Lermontov, Giacomo Leopardi et Alexandre Kojève, ainsi qu'un faux Beaudelaire (*sic*) distillant l'amère liqueur du désenchantement. On ne saurait oublier, bien sûr, les diffractions et réverbérations de l'auteur qui répond ici au nom d'Aïe Ivanovitch ou Aïe-et-moi. Ni la présence

radieuse de sa petite-fille âgée de cinq ans, Alice / Alissa, d'ascendance russe par sa lignée maternelle établie dans le Caucase, du côté de Piatigorsk, ville thermale où le jeune Lermontov fut tué en duel en 1841. On note aussi, parmi le personnel romanesque, un certain F. Cælebs, « militant désœuvré, bolchevik de la vieille école et peintre à ses heures ». L'illustration ornant la couverture du livre lui est attribuée. En ce personnage, nous devinons un hétéronyme de l'auteur, *Fringilla Cælebs* étant le nom latin du pinson, « oiseau très vif, que l'on voit toujours en mouvement et qui ne se façonne point aisément à la captivité », disait Buffon.

Les lettres de l'alphabet russe, qualifiées de « détachement féminin rouge », forment avec constance le seuil mouvant de ce livre qui n'appartient à aucun genre littéraire répertorié, mais qui peut-être les traverse tous. La poésie est toujours à l'horizon, et si l'auteur se déclare perpétuel « grand débutant » face à la langue russe, ce statut suggère obliquement une position analogue à l'égard de la poésie, dont l'approche nous conduit elle aussi « dans les balbutiements, l'enfance et l'éternel recommencement de l'art ». Au demeurant, si l'élan de l'auteur vers l'idiome étranger répond au désir de « se blottir dans les bras d'une autre langue maternelle, sororale celle-là, davantage aurorale aussi », son initiation au russe s'est faite en grande partie à travers la poésie.

Au-delà de la langue, et indissociablement liée à la poésie, c'est l'Histoire qui forme la basse continue d'*Alphabet cyrillique*. Celle de la Russie d'hier et d'aujourd'hui, incluant celle de l'URSS — « *Une Route Seul Soleil* », transcrivait Tristan Tzara, « Soviétorussie » l'appelait Marina Tsvetaïeva. L'auteur fait épisodiquement place à une archéologie de son désir de Russie, remontant dans son exploration jusqu'au souvenir d'un grand-père fait prisonnier pendant la guerre de 1914-1918 et détenu pendant quatre ans avec des soldats russes dans un camp au bord de l'Elbe. Le désir de Russie est bien ce qui anime et porte ce livre, dans le même temps où il fait l'objet d'un questionnement, d'une introspection. La révolution de 1917, l'espérance qu'elle a soulevée, les échecs et les désastres survenus dans son sillage, l'indémêlable retentissement de tous ces aspects dans l'esprit et le cœur de plusieurs générations, tout cela s'enchâsse dans *Alphabet*

*cyrillique*, comme si le livre recueillait la lumière d'une étoile morte. Et c'est aussi par là qu'il nous touche profondément, pour peu que nous sentions nous aussi continuer de « brûler et rougeoier » en nous, lectrices et lecteurs, « une mèche lente nommée Russie ».

On pourrait à certains égards comparer ce livre aux installations de l'artiste Ilya Kabakov, où des vestiges de la période soviétique sont réinvestis pour assumer des fonctions semblables à celles des lieux votifs, alors même que s'y mêlent dans des proportions difficiles à définir une part de critique et d'ironie, mais aussi d'affection et de *pietas*. Dans une conversation avec Boris Groys, Kabakov déclarait qu'il avait ressenti la « mort astrale » de l'URSS quelques années avant sa disparition politique. Et Boris Groys, s'emparant de cette remarque, avançait cette réflexion : « On pourrait sans doute accomplir subtilement un pas de plus, et dire que vous éprouviez de la compassion pour ce corps, pour le fait qu'il gisait sans plus respirer, et en réalité, je pense qu'avec d'autres artistes vous lui avez donné votre âme. L'installation est le corps du régime soviétique, mais il est animé par votre âme. Il a ainsi commencé une seconde vie, avec une autre âme. C'est aussi une variation sur le thème de la vie après la mort. » Quoiqu'on ne puisse plaquer abruptement ces propos sur la démarche de Jean-Claude Pinson, ils ne sont pas sans résonance en regard de son *Alphabet cyrillique*.

La mort, dans ces pages, c'est aussi celle de l'épouse, et celle de la grand-mère maternelle de la jeune Alice. Figures pudiquement évoquées dans certains passages, nous nous prenons à penser à elles en lisant des pages où il est question de tout autre chose, par exemple lorsque Kojève, à propos du mot *niejnost*, se livre à un plaidoyer pour la tendresse humaine, indifférent à l'immédiate raillerie de Beaudelaire : « ...On aura besoin de tendresse. / Et prière de ne pas ricaner, Messieurs les Tard-venus-revenus-de-tout. / Oui, de tendresse, pour simplement affronter ensemble, oui ensemble, la tristesse du soir. Et je vous assure, cette tristesse, elle ne manquera pas de venir bien vite. »

Le tropisme russe d'Aïe Ivanovitch — avec tout ce qui l'accompagne de joie et surtout de mélancolie, ou plutôt de *tochka*, cette *saudade* des steppes — est

également relié au paysage. L'auteur s'interroge : pourquoi la Russie ? « Un Far East où possibles à nouveau le vide, l'abandon de soi, le zéro vouloir, le gel des intentions, le retour en enfance ? » Un pays pour s'oublier, s'alléger de soi ? Il y a pourtant du déceptif dans ces errances vers les lointains : « Voyager en Russie n'aura été qu'un leurre, une illusion (certes belle). Coupés du monde on est resté. Mis par nous-même en quarantaine. [...] Et pas davantage la paix n'est venue dans nos cœurs. Inapaisés on est restés. Très remontés contre le cours indigne, affreux, débilitant, réfrigérant, du monde. » Mais un correctif est apporté un peu plus loin : « Il y a tellement d'espace qu'on trouvera toujours des fleuves à descendre et des trains à prendre pour y relancer la vie insoumise. / S'en aller, s'en aller pour ne pas désespérer. » L'espace russe n'est limité par rien, c'est une terre océanique qui n'incline pas les âmes à une fixation sédentaire, mais les appelle à l'itinérance, attisant leur sentiment de liberté, au risque d'être laminées par l'immensité. « Le large espace a toujours possédé les cœurs russes », observait Dmitri Likhatchev. Ce que l'on entend dans *Alphabet cyrillique*, ce sont aussi, dans tout l'organisme de notre langue, les pulsations d'un cœur russe.

Jean-Baptiste PARA